

UNIVERSITÉ JEAN MONNET - SAINT-ÉTIENNE

CENTRE JEAN PALERNE

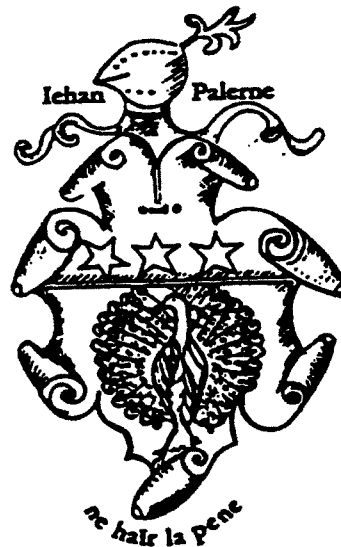
ΣYNTAKTIKA

SYNTAKTIKA

BULLETIN D'INFORMATION DU CENTRE DE RECHERCHE

EN SYNTAXE ET EN SÉMANTIQUE

DU GREC ANCIEN



N° 37

MARS 2009

Faculté des Art, Lettres et Langues
35 rue du 11 Novembre
42023 SAINT-ÉTIENNE-CÉDEX 2

Bulletin gratuit composé et diffusé par le
Centre de Recherche en Syntaxe et Sémantique du Grec ancien

Centre Jean Palerne
Faculté des Arts, Lettres et Langues
Université Jean Monnet Saint-Etienne
35 rue du 11 Novembre
F - 42023 Saint-Etienne Cedex

Directeurs du bulletin :
Bernard Jacquinod et Sandrine Longera-Coin

Composé par Bernard Jacquinod et Anne-Laure Rozier

ISSN 1148-2656

Le récit de la bataille de Salamine
dans *Les Perses* d'Eschyle (v. 353-471).
Les temps de la narration¹

Odile Mortier-Waldschmidt

Cette étude se propose d'examiner le récit de la bataille de Salamine dans *Les Perses* d'Eschyle en utilisant les outils d'analyse que fournissent les résultats des recherches linguistiques de ces dernières années sur l'aspect verbal en grec ancien. Elle ne prétend nullement faire le point théorique de cette recherche, mais veut seulement, partant des données qu'elle a fournies, les mettre au service de l'interprétation d'un texte célèbre et déjà mille fois commenté, dans l'espoir que cette approche singulière lui apportera un éclairage complémentaire. Il va de soi que le présent travail est largement tributaire, notamment, des progrès accomplis au sein du groupe Aspect, où, depuis plus de quinze ans, chacun se nourrit des apports de l'autre, dans une fructueuse et précieuse collaboration.

1. Le corpus

Le récit de la bataille se déroule du vers 353 au vers 471. Il faut laisser de côté la suite du récit du messager qui raconte le pénible retour des survivants, puisqu'on sort là du récit de la bataille proprement dite, objet de cette étude. Mais il faut aussi écarter, dans les vers 353-471, tout ce qui n'appartient pas à la narration : c'est d'abord le discours direct des Grecs aux vers 402-405 ; c'est ensuite l'intermède du

¹ Cet article est une nouvelle version, profondément remaniée, d'un exposé présenté au groupe Aspect le 4 juin 2005.

dialogue avec Atossa (v. 429-449) ; c'est enfin la conclusion du messenger adressée à Atossa : σοι (v. 470-471).

Si on relève toutes les formes d'indicatif des 92 vers restants, on trouve 62 formes réparties comme suit :

7 présents historiques ;

39² imparfaits, dont 4 dans des subordonnées de nature diverse, et 1 plus-que-parfait ;

15 aoristes, dont 6 dans des subordonnées temporelles.

Deux observations s'imposent : le temps « normal » de ce récit est l'imparfait ; la fréquence des présents historiques est importante.

2. Valeurs des temps du récit

On part des valeurs générales bien connues des thèmes de présent (PR) et d'aoriste (AO), à savoir la non-discontinuité pour le PR et la discontinuité pour l'AO. Dans un récit, ces valeurs se réalisent de diverses manières et président à la répartition des temps de la narration en imparfaits, aoristes et présents historiques. Résumons les caractéristiques qui vont être sollicitées dans le cadre de cette étude.

2.1. L'imparfait

L'imparfait désigne une action qui est en cours de déroulement, sans prise en considération de son début ni de sa fin. Il la décrit de l'intérieur, dans un espace ouvert, « comme si on y était ». Mais étant donné ses désinences secondaires, les faits qu'il présente sont marqués et perçus comme passés.

Il est utilisé pour exprimer la valeur durative ou itérative d'un procès, et parfois inceptive.

Il sert à reprendre une occurrence préalablement préconstruite par un AO. C'est la notion de frayage ou d'ἀκολουθία d'A. Culioli : l'aoriste sert à construire une occurrence qui fraie le chemin à d'autres occurrences, lesquelles d'une part n'existeraient pas sans elle, et

² La forme ambivalente ηῦθεν du vers 411 est incontestablement un imparfait.

d'autre part « vont avec », « accompagnent » la première d'un point de vue notionnel³.

Au sein de la narration, l'imparfait peut figurer dans des parenthèses contenant une description, une explication ou un commentaire.

2.2. L'aoriste

L'aoriste désigne l'apparition d'un fait nouveau appréhendé dans sa globalité, de l'extérieur, sans prise en considération de son déroulement. Il crée un effet de distanciation.

Il est utilisé pour exprimer la valeur inchoative ou la valeur d'achèvement d'un procès.

Dans la notion culiolienne de frayage, il sert à construire une existence nouvelle.

À noter que ces diverses valeurs tant de l'imparfait que de l'aoriste ne sont pas exclusives les unes des autres, mais peuvent au contraire se combiner entre elles.

2.3. Le présent historique

Le présent historique (PH) partage avec l'aoriste l'idée d'apparition d'un fait nouveau, auquel il confère un relief tout particulier comme fait décisif, crucial, comme basculement, comme pic. Exceptionnellement toutefois, comme nous le verrons dans ce texte d'Eschyle, il peut équivaloir à des imparfaits.

Le caractère décisif et crucial du PH peut n'être pas objectif, mais relever du point de vue du narrateur. Celui-ci utilise le PH lorsqu'il veut attirer notre attention sur un fait qu'il considère comme significatif et qu'il veut nous faire reconnaître comme tel.

De plus, comme l'imparfait, le présent historique abolit la distance entre les personnages du récit et le narrateur en nous situant au cœur du procès. Mais à la différence de l'imparfait, grâce aux désinences primaires qui marquent le procès comme actuel, il nous fait assister aux événements au fur et à mesure qu'ils se produisent, comme dans le présent.

³ Antoine Culioli, « Notes sur l'imparfait en grec ancien », non publiées, distribuées au groupe Aspect en 2002.

Il ressort des valeurs ainsi sommairement rappelées que, dans un récit, l'aoriste marque soit un cadrage temporel (début et fin d'un épisode ; le plus souvent dans des subordonnées temporelles : « aussitôt que, dès lors que », « jusqu'à ce que »), soit un événement déclencheur, un fait nouveau qui va entraîner une nouvelle situation, de nouvelles actions, qui seront, elles, à l'imparfait. Cet événement déclencheur peut mériter dans certains cas extrêmes le terme de péripétie. Le présent historique marque une dramatisation d'un fait saillant sur lequel le narrateur veut attirer notre attention parce que ce fait est porteur, à ses yeux, de la signification profonde de l'histoire. Enfin, l'imparfait sert à la description : description de scènes en cours de déroulement, auxquelles il donne l'impression de participer, description spatio-temporelle en arrière-plan, mais aussi commentaire ou explication concernant un fait ou un personnage. De plus, il sert à marquer le frayage, c'est-à-dire présente des faits découlant d'un événement préalable. Il sert encore à créer dans le récit l'attente d'un événement important, lequel sera exprimé à l'aoriste.

Le choix effectué par l'auteur entre ces trois temps dépend entièrement de son projet narratif, c'est-à-dire de sa vision des choses et de la façon dont il veut nous la communiquer. C'est lui qui détermine quels sont les événements déclencheurs qu'il faut mettre à l'aoriste, et parmi ceux-ci quels sont ceux qu'il juge révélateurs du sens général de l'histoire et qu'il mettra de ce fait au présent historique. Il jouera en outre des nuances que peuvent apporter les thèmes verbaux en fait de proximité ou d'éloignement, d'inachèvement ou d'achèvement, et produira ainsi des effets secondaires qui contribueront à la force des impressions suscitées chez le destinataire du récit, dans le sens voulu par le narrateur.

Si cela est vrai, l'analyse des formes verbales d'une narration est un puissant outil d'analyse narratologique. C'est à cet exercice que je voudrais essayer de me livrer ici : que nous apprennent les formes verbales sur la teneur et l'orientation du message délivré par le messager ? Quels sont les points qu'il a mis en avant, quels sont ceux qu'il a laissés en arrière-plan, quels sont ceux qu'il a tout

particulièrement mis en relief ? A travers la structure ainsi dessinée, quelles impressions, quelles réactions produit-il sur l'auditoire, c'est-à-dire sur Atossa et sur les Fidèles qui composent le chœur, mais aussi, au-delà, sur le public des spectateurs assis sur les gradins du théâtre ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles cette étude va tenter de répondre, sans négliger le fait que les formes verbales entrent dans un système global qui comprend aussi des traits lexicaux, syntaxiques, etc.

Il faut maintenant étudier la succession des thèmes temporels dans le déroulement du récit d'Eschyle. Mais auparavant, il convient de situer ce récit dans l'ensemble de la pièce.

3. Présentation du passage

Le récit de la bataille de Salamine dans *Les Perses* d'Eschyle commence au vers 353.

Auparavant, le chœur a évoqué l'immense armée perse partie à la conquête de la Grèce sous la bannière de Xerxès. Il a décrit, dans un tableau grandiose, la puissance et la force de « la royale armée dévastatrice » (vers 65-66 : ὁ περσέπτολις (...) βασιλῆιος στρατός) ; il a dressé le catalogue de tous ces peuples se déversant, irrésistible flux, sur le pays ennemi, et glorifié la vaillance et la magnificence de « la fleur des guerriers du pays de Perse » (v. 59-60 : ἄνθος Περσίδος αἴας (...) ἀνδρῶν). Mais il a, en même temps, laissé transparaître son inquiétude sur le sort de cette armée dont on est sans nouvelle, et formulé les raisons de son inquiétude : cette entreprise n'était-elle pas une erreur ? N'y avait-il pas, dans cette démonstration de puissance, un orgueil, une démesure, que réprouvent les dieux ? Xerxès, le maître tout-puissant d'un continent entier, ne devait-il pas s'en satisfaire au lieu de franchir la mer, dépassant ainsi les limites que lui avait assignées le sort ? À travers des remarques incidentes et des questions sans réponse, à travers des mots à double sens, lourds de menaces, le chœur a ainsi fait naître une sourde angoisse, que la reine

Atossa a fait croître encore quand elle a raconté son rêve inquiétant (v. 176-214).

C'est alors que survient le messager (v. 249). D'emblée, il annonce la catastrophe : « l'armée barbare tout entière a péri » (v. 255 : στρατὸς γὰρ πᾶς ὄλωλε βαρβάρων). Suivent les lamentations du chœur, orchestrées par les brèves et accablantes révélations du messager sur l'ampleur du désastre. Aux questions d'Atossa, celui-ci va ensuite répondre ; il dit d'abord le nom des chefs tombés à Salamine, et ce catalogue funèbre est le pendant tragique du catalogue triomphant du début de la pièce. Atossa l'interroge sur le nombre de navires des deux flottes en présence, supposant que la supériorité numérique des Grecs fut la cause de leur victoire. Il n'en est rien, assure le messager, qui conclut que cette victoire ne peut s'expliquer que par la protection des dieux : « c'est un dieu dès lors qui nous a détruit notre armée » (v. 345 : 'Αλλ' ὦδε δαίμων τις κατέφθειρε στρατόν).

Voici que la reine réclame le récit de la bataille, ou, plus exactement, demande comment elle s'est engagée (v. 350-352) :

Ἄρχῃ δὲ ναυσὶ συμβολῆς τίς ἦν ; φράσον.
Τίνες κατῆρξαν, πότερον Ἕλληνες, μάχης,
ἢ παῖς ἐμός, πλήθει καταυχήσας νεῶν ;

«Mais quel fut, pour les flottes, le signal de l'attaque ? Dis-moi : qui donna le signal du combat ? les Grecs ? ou mon fils, se glorifiant du nombre de ses vaisseaux ?»⁴

Cette question introduit le récit du messager, et détermine sa structure.

En effet, le premier mot du messager, ἤρξεν, placé ostensiblement en tête, reprend celui-là même qu'a utilisé deux fois la reine aux vers 350 et 351 (ἀρχή, κατῆρξαν). Le sujet en est δαίμων,

⁴ La traduction proposée est celle de P. Mazon (CUF, Belles Lettres, 1921), parfois légèrement modifiée.

qui reprend, en toute logique, le δαίμων du vers 345 ; mais ce n'est pas directement la réponse à la question d'Atossa. Un autre ἦρξε se lit au vers 409 : ἦρξε δ' ἐμβολῆς Ἑλληνική / ναῦς, qui répond, lui, rigoureusement à la question posée par Atossa aux vers 350-352, en attribuant aux Grecs l'initiative de l'engagement (ἦρξε δ' ἐμβολῆς fait écho sans ambiguïté à Ἀρχή...συμβολῆς). À l'autre bout du récit, quelques vers avant la fin, le messager achève sa narration avec le mot τέλος (v. 462).

Ainsi nettement balisé, le récit s'encadre dans une structure très claire, à l'intérieur de laquelle le jeu des temps verbaux va organiser la narration en mettant en évidence les temps forts des événements tels que le messager les a vus, tels qu'il en rend compte, et tels enfin que le public les appréhende à travers son discours. C'est ce que nous allons maintenant examiner.

Le récit se laisse facilement découper en épisodes. Voici la répartition des temps par épisode.

1. v. 353-373 : 1 PH, 1 imparfait et 1 plus-que-parfait, 4 aoristes
2. v. 374-385 : 1 PH, 8 imparfaits et 1 plus-que-parfait, 1 aoriste
3. v. 386-407 : 0 PH, 9 imparfaits, 4 aoristes
4. v. 408-428 : 1 PH, 14 imparfaits, 1 plus-que-parfait, 3 aoristes
5. v. 450-470 : 4 PH, 5 imparfaits, 3 aoristes.

4. Analyse des épisodes

4.1. Xerxès (v. 353-373)

*1 PH, 1 imparfait et 1 plus-que-parfait, 4 aoristes*⁵

ἦρξε μὲν, ὃ δέσποινα, τοῦ παντὸς κακοῦ 353
 φανείε ἀλάστωρ ἢ κακὸς δαίμων ποθέν.
 ἀνήρ γὰρ Ἑλλήν ἐξ Ἀθηναίων στρατοῦ

⁵ Pour être facilement repérables à la lecture, les présents historiques sont en gras et soulignés, les imparfaits et plus-que-parfaits sont soulignés, les aoristes sont en italiques et soulignés.

ἐλθὼν ἔλεξε παιδὶ cῶ Ξέρξη τάδε,	356
ὡς εἰ μελαίνης νυκτὸς ἴξεται κνέφας,	
Ἕλληνες οὐ μενοῖεν, ἀλλὰ κέλμασιν	
ναῶν ἐπανθορόντες ἄλλος ἄλλοσε	
δρασμῶ κρυφαίῳ βίοτον ἐκωσοῖατο.	
ὁ δ' εὐθύς ὡς ἤκουσεν, οὐ ξυνεῖς δόλον	361
Ἕλληνος ἀνδρὸς οὐδὲ τὸν θεῶν φθόνον,	
πάσιν <u>προφωνεῖ</u> τόνδε ναυάρχους λόγον,	363
εἴτ' ἂν φλέγων ἀκτίσιν ἥλιος χθόνα	
λήξη, κνέφας δὲ τέμενος αἰθέρος λάβη,	
τάξαι νεῶν στῖφος μὲν ἐν στοίχοις τρισίν,	
ἄλλας δὲ κύκλῳ νῆσον Αἴαντος πέριξ,	
ἔκπλους φυλάσσειν καὶ πόρους ἀλιρρόθους.	
ὡς εἰ μόρον φευξοῖαθ' Ἕλληνες κακόν,	
ναυσὶν κρυφαίως δρασμὸν εὐρόντες τινά.	
πάσιν στéρεσθαι κρατὸς ἦν <u>προκείμενον</u> .	371
τοσαῦτ' ἔλεξε κάρθ' ὑπ' εὐθύμου φρενός·	372
οὐ γὰρ τὸ μέλλον ἐκ θεῶν ἠπίστατο.	373

«Ce qui commença, maîtresse, toute notre infortune, ce fut un génie vengeur, un dieu méchant, surgi je ne sais d'où. Un Grec vint en effet de l'armée athénienne dire à ton fils Xerxès que, sitôt tombées les ténèbres de la sombre nuit, les Grecs n'attendraient pas davantage et, se précipitant sur les bancs de leurs nefes, chercheraient leur salut, chacun de son côté, dans une fuite furtive. À peine l'eut-il entendu que, sans soupçonner là une ruse de Grec ni la jalousie des dieux, Xerxès à tous ses chefs d'escadre déclare ceci : quand le soleil aura cessé d'échauffer la terre de ses rayons et que l'ombre aura pris possession de l'éther sacré, ils disposeront le gros de leurs navires sur trois rangs, pour garder les issues et les passes grondantes, tandis que d'autres, l'enveloppant, bloqueront l'île d'Ajax ; car, si les Grecs échappent à la male mort et trouvent sur la mer une voie d'évasion furtive, tous auront la tête tranchée : ainsi en ordonne le Roi. Un cœur trop confiant lui dictait tous ces mots : il ignorait l'avenir que lui ménageaient les dieux !»

- v. 353. Introduction du récit par la reprise du κατηρξαν d'Atossa (v. 351) avec l'aoriste ἤρξε. C'est un aoriste de cadrage temporel : début de tout l'épisode malheureux (τοῦ παντός κακοῦ) de Salamine.

- v. 356. Un Grec vient et annonce à Xerxès une (fausse) nouvelle (ἔλεξε). C'est l'événement qui va tout déclencher : aoriste déclencheur.

- v. 361-371. Aussitôt qu'il a entendu ("Ο δ' εὐθύς ὡς ἤκουσεν : aoriste de cadrage temporel), Xerxès adresse un discours (προφωνεῖ) à ses navarques, leur donnant l'ordre de croiser dès la nuit venue dans les parages pour empêcher la fuite furtive des Grecs ; en cas d'échec, ils auront la tête coupée. Le PH προφωνεῖ marque la dramatisation d'un événement déclencheur ; ce discours donne en effet le coup d'envoi des événements. Xerxès ne réfléchit pas une seconde (voir εὐθύς), et se lance dans ce discours sans avoir compris qu'il s'agissait d'une ruse, et, surtout, sans avoir une pensée pour les dieux ; c'est bien là sa faute, son ὕβρις. Il adopte immédiatement une stratégie sur la foi des propos mensongers du Grec et donne ses ordres. Le PH souligne l'importance de ce discours dans le déclenchement de la catastrophe. Il désigne la personne de Xerxès comme responsable au premier chef de ce qui va suivre. De plus, en nous projetant dans la scène, il nous fait percevoir l'impatience fébrile de Xerxès, sûr du succès ; à cet égard, le préfixe προ- aurait pour fonction d'évoquer la précipitation du roi⁶. L'effet dramatique est augmenté par le choix même du verbe de parole : προφωνεῖν ; ce verbe, utilisé seulement par les Tragiques⁷, désigne une proclamation autoritaire et sans appel, le plus souvent faite solennellement par un roi à son peuple - voir ici le πᾶσιν devant προφωνεῖ.

- v. 372. Xerxès a fini son discours, que le narrateur ponctue avec l'aoriste de cadrage temporel (fin d'épisode) τοσαῦτ' ἔλεξε, écho du ἔλεξε du vers 356. Après quoi intervient le commentaire du narrateur, lequel commence après la césure, c'est-à-dire à κάρθ', et contient l'imparfait de commentaire ἠπίστατο.

⁶ On retrouve le même préfixe dans la menace adressée par Xerxès à ses navarques au v. 371 : ἦν προκείμενον.

⁷ Cf. Eschyle, *Suppliants*, 617, Sophocle, *Ajax*, 1089, *Œdipe-Roi*, 223, etc.

Commentaire

On n'est pas étonné que dans cette scène première où nous est présenté le déclenchement des événements, l'aoriste soit majoritaire. Quant au PH, il met d'emblée le projecteur sur Xerxès pour désigner sans ambiguïté l'instigateur de la catastrophe.

4.2. Exécution des ordres de Xerxès (v. 374-385)

1 PH, 8 imparfaits et 1 plus-que-parfait, 1 aoriste

οἱ δ' οὐκ ἀκόσμως, ἀλλὰ πειθάρχω φρενὶ	
δεῖπνόν <τ'> ἐπορεύοντο, ναυβάτης τ' ἀνὴρ	375
τροποῦτο κώπην σκαλμὸν ἀμφ' εὐήρετμον.	376
ἐπεὶ δὲ φέγγος ἡλίου <u>κατέφθιτο</u>	377
καὶ νύξ ἐπήει, πᾶς ἀνὴρ κώπης ἄναξ	378
ἐς ναῦν ἐχώρει πᾶς θ' ὀπλων ἐπιστάτης·	379
τάξις δὲ τάξιν <u>παρεκάλει</u> νεὼς μακρᾶς,	380
<u>πλέουσι</u> δ' ὡς ἕκαστος ἦν <u>τεταγμένος</u> .	381
καὶ πάννηχοι δὴ διάπλοον <u>καθίστασαν</u>	382
ναῶν ἄνακτες πάντα ναυτικὸν λεῶν.	
καὶ νύξ ἐχώρει, κοῦ μάλ' Ἑλλήνων στρατὸς	384
κρυφαῖον ἔκπλουν οὐδαμῆ <u>καθίστατο</u> .	385

«Eux, sans désordre, l'âme docile, préparent leur repas ; chaque marin lie sa rame au tolet qui la soutiendra ; et, à l'heure où s'est éteinte la clarté du jour et où se lève la nuit, tous les maîtres de rame montent dans leurs vaisseaux, ainsi que tous les hommes d'armes. D'un banc à l'autre, on s'encourage sur chaque vaisseau long. Chacun vogue à son rang, et, la nuit entière, les chefs de la flotte font croiser toute l'armée navale. La nuit se passe, sans que la flotte grecque tente de sortie furtive.»

- v. 375-380. À l'imparfait, on dîne, on s'équipe ; ce sont les préparatifs ordinaires d'une armée avant une bataille. Le narrateur nous les donne à voir dans leur déroulement : l'imparfait nous permet de participer à la scène, de partager ces moments de préparation à terre. Puis vient une proposition temporelle avec deux verbes, l'un à l'aoriste, l'autre à l'imparfait (v. 377-378) : « Quand s'éteignit

(κατέφθιτο) la clarté du jour et tandis que la nuit venait (ἐπήει) ». Il s'agit d'un aoriste de cadrage temporel et d'un imparfait de reprise (frayage). La temporelle marque le moment où, conformément aux ordres de Xerxès, on passe à l'étape suivante ; à l'imparfait de nouveau, on va aux bateaux, on s'exhorte d'un bateau à l'autre (frayage encore).

- v. 381. πλέουσι. Ce PH, qui éclate en début de vers, est surprenant à plus d'un titre. En premier lieu, le sémantisme du verbe ne se prête pas à son emploi au présent historique⁸, lequel concerne presque toujours des verbes téléiques et ponctuels⁹, ce que n'est pas le verbe πλεῖν. En second lieu, il nous installe d'emblée au cœur de la navigation, sans même que nous ayons été avertis du départ, ainsi escamoté. L'effet produit est celui d'un sentiment d'inéluctable. Le sort en est jeté : la flotte perse vogue vers sa destinée. Le PH dramatise ce moment-clé.

- v. 381. ὡς ἕκαστος ἦν τεταγμένος. Descriptif. Le plus-que-parfait, avec sa valeur statique, souligne la discipline des Perses.

- v. 382-385. À l'imparfait, on croise, la nuit s'écoule (noter l'insistance sur la durée de la nuit : καὶ πάννυχτοι δὴ..., καὶ νύξ ἐχώρει, alors que la fuite des Grecs avait été annoncée pour le tout début de la nuit : εἰ μελαίνης νυκτὸς ἴξεται κνέφας). Mais rien ne se passe.

Commentaire

La scène se déroule tout entière à l'imparfait, sauf l'aoriste d'étape temporelle du vers 377 et le PH dramatique du vers 381, qui n'en ressort que mieux. Hormis ce dernier, pas de fait saillant, rien de spécial. C'est l'ordinaire d'une armée qui se prépare au combat. Les imparfaits ont une pleine valeur de frayage : dès lors que Xerxès a donné ses ordres, l'exécution va de soi ; les soldats ne peuvent qu'obéir (cf. πειθάρχω φρενί). Puis, quand on a embarqué, les

⁸ Chez Thucydide, sur 199 occurrences, le verbe n'apparaît pas une seule fois au PH (voir la publication à paraître du groupe Aspect sur le présent historique chez Thucydide).

⁹ Voir Albert Rijksbaron, « On False Historic Presents in Sophocles (and Euripides) », I.J.F. de Jong & A. Rijksbaron (éd.), *Sophocles and the Greek Language : Aspects of Diction, Syntax and Pragmatics*, Mnemosyne Supplement 269, Leiden, 127-149. En particulier § 2 : 'Some syntactic and semantic features of the historic present', 129-135.

imparfaits disent et nous font ressentir la lenteur de cette nuit sans fin où il ne se passe rien. On attend¹⁰. L'effet de surprise, quand éclatera avec le jour le chant belliqueux des Grecs, n'en sera que plus dramatique.

4.3. Les Grecs (v. 386-407)

0 PH, 9 imparfaits, 4 aoristes

ἐπεὶ γε μέντοι λευκόπωλος ἡμέρα πᾶσαν <u>κατέσχε</u> γαῖαν εὐφεγγῆς ἰδεῖν,	387
πρῶτον μὲν † ἤχῃ κέλαδος Ἑλλήνων πάρα μολπηδὸν <u>εὐφήμησεν</u> , ὄρθιον δ' ἅμα	389
<u>ἀντηλάλαξε</u> νησιώτιδος πέτρας	390
ἤχώ· φόβος δὲ πᾶσι βαρβάροις <u>παρήν</u>	391
γνώμης ἀποσφαλεῖσιν· οὐ γὰρ ὡς φυγῇ παιᾶν' <u>ἐφύμνον</u> σεμνὸν Ἑλληνες τότε,	393
ἀλλ' ἐς μάχην ὀρμώντες εὐψύχῳ θράσει· κάλπιγξ δ' αὐτῇ πάντ' ἐκεῖν' <u>ἐπέφλεγεν</u> .	395
εὐθὺς δὲ κώπης ῥοθιάδος ξυνεμβολῇ <u>ἔπαισαν</u> ἄλμην βρύχιον ἐκ κελεύματος,	397
θοῶς δὲ πάντες ἦσαν ἐκφανεῖς ἰδεῖν.	398
τὸ δεξιὸν μὲν πρῶτον εὐτάκτως κέρασ ἠγείτο κόσμῳ, δεύτερον δ' ὁ πᾶς στόλος	400
<u>ἐπεξεχώρει</u> , καὶ <u>παρήν</u> ὁμοῦ κλύειν	401
πολλὴν βοήν· ὦ παῖδες Ἑλλήνων, ἴτε, ἐλευθεροῦτε πατρίδ', ἐλευθεροῦτε δὲ παῖδας, γυναῖκας, θεῶν τε πατρῶων ἔδη, θήκας τε προγόνων· νῦν ὑπὲρ πάντων ἀγών· καὶ μὴν παρ' ἡμῶν Περσίδος γλώσσης ῥόθος <u>ὑπηντίαζε</u> , κούκέτ' ἦν μέλλειν ἀκμή.	407

«Mais, quand le jour aux blancs coursiers épand sa clarté sur la

¹⁰ C'est le « what else happened ? » d'A. Rijksbaron : « Since the imperfect characterizes the state of affairs as 'not-completed', it creates a framework within which other states of affairs may occur (...) The imperfect creates a certain expectation on the part of the reader/hearer : what else happened ? », *The Syntax and Semantics of the Verb in Classical Greek*, Amsterdam, 2002³, p. 11.

terre, voici que, sonore, une clameur s'élève du côté des Grecs, modulée comme un hymne, cependant que l'écho des rochers de l'île en répète l'éclat. Et la terreur alors saisit tous les barbares, trompés dans leur attente ; car ce n'était pas pour fuir que les Grecs entonnaient ce péan solennel, mais bien pour marcher au combat, pleins d'une ardente assurance ; et les appels de la trompette embrasaient toute leur ligne. Aussitôt les rames bruyantes, tombant avec ensemble, frappent l'eau profonde en cadence, et tous bientôt apparaissent en pleine vue. L'aile droite, alignée, marchait la première, en bon ordre. Puis la flotte entière se dégage et s'avance, et l'on pouvait alors entendre, tout proche, un immense appel : « ... ». Et voici que de notre côté un bourdonnement en langue perse leur répond : ce n'est plus le moment de tarder.»

- v. 386-387. Dans la temporelle, qui fait écho à celle du vers 377-378 (Ἐπει... νύξ / Ἐπει... ἡμέρα), κατέσχε est un aoriste de cadrage : fin de la nuit.

- v. 388-390. Avec le jour éclate, coup de théâtre pour les Perses, la clameur des Grecs : εὐφήμησεν, ἀντηλάλαξε. Ce sont évidemment des aoristes de péripétie.

- v. 391. La terreur saisit les barbares : φόβος ... παρῆν. Imparfait de frayage, conséquence des faits nouveaux annoncés par les aoristes, nouvel état d'esprit suscité par la péripétie.

- v. 392-394. ἐφύμνουv. C'est un imparfait descriptif : commentaire explicatif (cf. γάρ). Si les barbares sont frappés de terreur, c'est que la situation qui se présente n'est pas du tout celle qu'on leur avait annoncée. Loin de fuir d'une fuite furtive, les Grecs attaquent en entonnant à pleine voix le péan qui excite au combat.

- v. 395. La trompette enflammait tout : ἐπέφλεγεν. Cet imparfait descriptif nous offre en arrière-plan une vue d'ensemble de toute la scène, avec une belle métaphore.

- v. 396-397. ἔπαισαν : aussitôt, les navires grecs se mettent en mouvement à coups de rame. C'est le début de la deuxième étape d'entrée en scène des Grecs, savamment orchestrée : ils sortent de leur cachette. On observera que le sujet du verbe n'est pas repris après la brève parenthèse descriptive du vers 395, ce qui augmente l'impression de rapidité et de surprise déjà suscitée par εὐθύς.

- v. 398. ἦσαν ἐκφανεῖς : ils apparaissent soudainement¹¹ à la vue des barbares. Imparfait de frayage.

- v. 399-401. ἤγειτο, ἐπεξεχώρει, παρῆν : ce que voient (ἰδεῖν, v. 398) et entendent (κλύειν, v. 401) les Perses. Imparfait descriptifs.

- v. 406-407. ὑπηντίαζε, ἦν : réaction des barbares. Imparfait de frayage.

Commentaire

On constate que, dans cette séquence, tout ce qui concerne les Grecs est à l'aoriste, tandis que tout ce qui concerne les Perses est à l'imparfait. Les aoristes marquent l'irruption soudaine des Grecs, fait saillant, et même coup de théâtre. Les imparfaits suivent, tantôt descriptifs, tantôt de frayage. Ces derniers nous suggèrent que les barbares ont perdu toute initiative ; ils n'ont plus qu'à tenter de s'adapter à la situation. Leur désarroi se voit bien dans la clameur confuse (ρόθος)¹² qu'ils font entendre en contraste avec le chant sonore, harmonieux et déterminé des Grecs (ἠχῆ κέλαδος... μολπηδὸν ἠψήμησεν, ὄρθιον δ'..., παιᾶν' ἐφύμνου σειμόν..., πολλὴν βοήν).

4.4. Le désastre de Salamine (v. 408-428)

1 PH, 14 imparfaits, 1 plus-que-parfait, 3 aoristes

εὐθὺς δὲ ναῦς ἐν νηὶ χαλκῆρῃ στόλον	
<u>ἔπαισεν</u> ἤρξε δ' ἐμβολῆς Ἑλληνικῆ	409
ναῦς, <u>κάποθραύει</u> πάντα Φοινίσσης νεῶς	410
κόρυμβ', ἐπ' ἄλλην δ' ἄλλος ἠΰθυεν δόρυ.	411
τὰ πρῶτα μὲν νυν ῥεῦμα Περσικοῦ στρατοῦ	
<u>ἀντείχεν</u> ὡς δὲ πλῆθος ἐν στενωῖ νεῶν	413
ἤθροιστ', ἀρωγὴ δ' οὔτις ἀλλήλοισ παρῆν,	414
αὐτοὶ δ' ὑπ' αὐτῶν ἐμβόλοισ χαλκοστόμοισ	
<u>παίοντ'</u> , ἔθραυον πάντα κωπήρη στόλον,	416

¹¹ « ἐκφανεῖς : esp. appropriate for what comes suddenly into view and stands out clearly », H. D. Broadhead, *The Persae of Aeschylus*, Cambridge, University Press, 1960, p. 123.

¹² « ρόθου, a confused clamour », H. D. Broadhead, *op. cit.*, p. 132. Voir P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Klincksieck, 1968-1980, s.v. ρόθος : « bruit vague, confus ».

Ἑλληνικαὶ τε νῆες οὐκ ἀφραμόνως	
κύκλω πέριξ ἔθεινον, ὑπτιούτω δὲ	418
σκάφη νεῶν, θάλασσα δ' οὐκέτ' ἦν ἰδεῖν,	419
ναυαγίων πλήθουσα καὶ φόνου βροτῶν,	
ἄκται δὲ νεκρῶν χοιράδες τ' ἐπλήθουον.	421
φυγῆ δ' ἀκόσμως πᾶσα ναῦς ἠρέσσετο,	422
ὄσαιπερ ἦσαν βαρβάρου στρατεύματος.	423
τοὶ δ' ὥστε θύνουσι ἢ τιν' ἰχθύων βόλον	
ἀγαῖσι κωπῶν θραύμασιν τ' ἐρειπίων	
ἔπαιον, ἐρράχιζον· οἰμωγὴ δ' ὁμοῦ	426
κωκύμασιν κατεῖχε πελαγίαν ἄλα,	427
ἕως κελαινῆς νυκτὸς ὄμμ' ἀφείλετο.	428

«Vaisseaux contre vaisseaux heurtent déjà leurs étraves de bronze. Un navire grec a donné le signal de l'abordage : il tranche l'aplustre d'un bâtiment phénicien. Les autres mettent chacun le cap sur un autre adversaire. L'afflux des vaisseaux perses d'abord résistait ; mais leur multitude s'amassant dans une passe étroite, où ils ne peuvent se prêter secours et s'abordent les uns les autres en choquant leurs faces de bronze, ils voient se briser l'appareil de leurs rames, et, alors, les trières grecques adroitement les enveloppent, les frappent ; les coques se renversent ; la mer disparaît toute sous un amas d'épaves, de cadavres sanglants ; rivages, écueils, sont chargés de morts, et une fuite désordonnée emporte à toutes rames ce qui reste des vaisseaux barbares, tandis que les Grecs, comme s'il s'agissait de thons, de poissons vidés du filet, frappent, assomment, avec des débris de rames, des fragments d'épaves ! Une plainte mêlée de sanglots règne seule sur la mer au large, jusqu'à l'heure où la nuit au sombre visage vient tout arrêter.»

- v. 408-409. Εὐθύς δὲ... ἔπαισεν fait écho de façon frappante à Εὐθύς δὲ... ἔπαισαν des vers 396-397. Là, c'était le départ de la flotte grecque ; ici, c'est le départ de l'affrontement des deux flottes. Aoriste déclencheur.

- v. 409-411. ἦρξε répond directement à la question posée par Atossa (v. 350-352) en attribuant à un navire grec le signal de l'affrontement. C'est un aoriste de cadrage dans l'ensemble de la

scène. Suit le PH ἀποθράυει, présent de dramatisation qui marque la solennité de ce premier acte de destruction, annonciateur du carnage qui va suivre. Enfin vient un imparfait de frayage : la bataille est enclenchée.

- v. 412-428. La bataille : 13 imparfaits et 1 plus-que-parfait. Passage remarquable. On est au cœur de la narration, au cœur du combat. Tout est à l'imparfait, avant l'aoriste de la proposition temporelle du vers 428 qui met un point final à l'affrontement (aoriste de cadrage temporel). Ces imparfaits sont éminemment descriptifs, avec en outre une valeur itérative.

Commentaire

Cette série d'imparfaits a une grande force émotionnelle. Ils font se déployer sous nos yeux la scène de la bataille, que grâce à eux nous revivons du dedans, comme si nous y étions¹³, et non de l'extérieur, en spectateurs distanciés – effet qu'aurait produit l'aoriste. Outre ces imparfaits oppressants, tout concourt à créer l'angoisse et l'épouvante : la densité de la narration (la bataille, qui a duré toute la journée, est narrée en 21 vers), le choix des mots (violence des verbes παίειν, θράυειν, θείνειν, ῥαχίζειν), ici une asyndète (ἔπαιον, ἐρράχιζον, v. 426), là une anaphore pathétique (παίοντο au passif, sujet : les barbares, au vers 415 ; ἔπαιον à l'actif, sujet : les Grecs, au vers 426 ; dans les deux cas, les victimes sont les mêmes), ailleurs le renversement spectaculaire du thème du πλῆθος (la multitude des navires perses du vers 413, πλῆθος... νεῶν, est devenue une multitude de cadavres aux vers 420 et 421 : πλήθουσα... φόνου βροτῶν, νεκρῶν... ἐπλήθυσον¹⁴). Enfin, la succession rapide de 9 propositions principales coordonnées par la seule particule δέ (sauf τε une fois et sauf l'asyndète), avec de l'une à l'autre un changement systématique de sujet (sauf dans le cas de l'asyndète), donne une forte impression de confusion, voire de panique. Les événements se superposent

¹³ « This internal point of view often gives the imperfect a certain visual quality », R. J. Allan, « Towards a Typology of the Narrative Modes in Ancient Greek : Text types and narrative structure in Euripidean messenger speeches », n. 24 (article à paraître dans E. J. Bakker et G. C. Wakker éd., *Discourse Cohesion in Ancient Greek*, Leiden).

¹⁴ J'ai montré ailleurs l'importance dramatique du thème de la multitude, récurrent dans toute la pièce (« *Les Perses* d'Eschyle : de l'histoire à la tragédie », *Héros, anti-héros. La mise en scène de la guerre*, Cahiers de littérature générale et comparée, Paris, SEDES, 2001, p. 29-51, notamment 43-48).

inexorablement, et nous assistons, médusés, à la débâcle dans laquelle les Perses ont été entraînés.

4.5. Le désastre de Psyttalie (v. 450-470)

4 PH, 5 imparfaits, 3 aoristes

(...)

ἐνταῦθα πέμπει τούσδ', ὅπως, ὄτ' ἐκ νεῶν	450
φθαρέντες ἐχθροὶ νῆσον ἐκκωζοῖατο,	
κτείνουεν εὐχείρωτον Ἑλλήνων στρατόν,	
φίλους δ' ὑπεκκώζουεν ἐναλίων πόρων,	
κακῶς τὸ μέλλον ἱστορῶν. ὡς γὰρ θεὸς	
ναῶν ἔδωκε κῦδος Ἑλλήσιν μάχης,	455
αὐθημερὸν φράξαντες εὐχάλκοις δέμας	
ὄπλοισι ναῶν ἐξέθρῳσκον · ἀμφὶ δὲ	457
κυκλοῦντο πᾶσαν νῆσον, ὥστ' ἀμηχανεῖν	458
ὅποι τράποιντο. πολλὰ μὲν γὰρ ἐκ χερῶν	
πέτροισιν ἠράσσοντο, τοξικῆς τ' ἀπο	460
θώμιγγος ἰοὶ προσπίτνοντες ᾠλλυσαν ·	461
τέλος δ' ἐφορμηθέντες ἐξ ἑνὸς ῥόθου	
παίουσι, κρεοκοποῦσι δυστήνων μέλη,	463
ἕως ἀπάντων ἐξαπέφθειραν βίον.	464
Ξέρξης δ' ἀνώμωξεν κακῶν ὀρῶν βάθος·	465
ἔδραν γὰρ εἶχε παντὸς εὐαγῆ στρατοῦ,	466
ὑψηλὸν ὄχθον ἄγχι πελαγίας ἁλός·	
ῥήξας δὲ πέπλους κἀνακωκύσας λιγύ,	
πεζῶ παραγγείλας ἄφαρ στρατεύματι,	
ἴησ' ἀκόσμῳ ξὺν φυγῇ. τοιάνδε σοὶ	470
πρὸς τῇ πάροιθε συμφορὰν πάρα στένειν.	

«C'est là que Xerxès les (= *l'élite perse*) envoie, afin que, si des naufragés ennemis étaient portés vers l'île, ils eussent à massacrer les Grecs, ici aisés à vaincre, en sauvant les leurs au contraire des courants de la mer. C'était bien mal connaître l'avenir ! Car, dès que le Ciel eut donné la victoire à la flotte des Grecs, ceux-ci, le même jour, ayant cuirassé leurs poitrines d'airain, sautaient hors des vaisseaux et enveloppaient l'île entière, de façon que le Perse ne sût

plus où se tourner. Et d'abord des milliers de pierres parties de leurs mains l'accablaient, tandis que, jaillis de la corde de l'arc, des traits portaient la mort dans ses rangs. Enfin, bondissant d'un même élan, ils frappent, ils taillent en pièces les membres de ces malheureux, jusqu'à ce qu'à tous ils eussent pris la vie. Xerxès pousse une longue plainte devant ce gouffre de douleurs. Il avait pris place en un point d'où il découvrait toute l'armée, un tertre élevé près de la plaine marine : il déchire ses vêtements, lance un sanglot aigu, puis soudain donne un ordre à son armée de terre et se précipite dans une fuite désordonnée.»

- v. 450. L'épisode commence avec un PH : πέμπει ; Xerxès envoie des hommes sur la petite île : présent de dramatisation qui nous alerte sur l'importance de ce que va entraîner cette initiative. Après ce PH, Eschyle souligne encore ici, au vers 454, l'ignorance du Roi quant à ce que lui réservent les dieux (κακῶς τὸ μέλλον ἱστορῶν), comme il l'avait fait aux vers 361-362 et 372-373 après le PH προφωνεῖ. Il met ainsi l'accent derechef sur l'irresponsabilité de Xerxès.

- v. 455. Aoriste de cadrage temporel dans une subordonnée circonstancielle de temps, précisant que cet épisode se situe juste après la victoire de Salamine. C'est donc un trophée supplémentaire, qui ajoute à la gloire (κῦδος, v. 455) déjà acquise aux Grecs.

- v. 456-461. 4 imparfaits nous donnent à voir les Grecs quittant leurs navires (ἐξέθροσκον) et investissant l'île de tous côtés (κυκλοῦντο), les barbares frappés par des pierres (πέτροισιν ἤρασσοντο), les flèches grecques tuant l'ennemi (ιοὶ προσπίτνοντες ὄλλυσαν). Ces imparfaits descriptifs sont comparables à ceux du récit de la bataille devant Salamine (v. 411-427).

- v. 462-464. τέλος : le mot mérite un commentaire. De quelle fin s'agit-il ? Sans aucun doute, de la fin de l'épisode de Psyttalie. Mais on ne peut s'empêcher d'y voir aussi la fin de l'épisode tout entier de cette fatale journée de Salamine, qu'il viendrait clore en écho aux occurrences de ἀρχή *et sim.* que nous avons relevées au début de ce passage. Quoi qu'il en soit, en ce moment ultime, le messager évoque les Grecs frappant et dépeçant l'ennemi : παίουσι, κρεοκοποῦσι. Voilà 2 PH en tête de vers et en asyndète, utilisés ici de façon tout à fait inhabituelle, à savoir comme équivalant à des imparfaits et non à des aoristes. Ils sont en effet dans la droite ligne

des imparfaits descriptifs et itératifs qui les précèdent immédiatement. D'autre part, ce couple au PH évoque le couple tout à fait similaire du vers 426, mais à l'imparfait, « ἔπαιον, ἐρράχιζον », avec lequel il a en commun l'asyndète, le verbe παίειν en première position, et la crudité du deuxième verbe. Enfin, il est clair que l'action de frapper et de dépecer n'a pas été accomplie une seule et unique fois, mais à de multiples reprises, jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne chez l'ennemi.

Car le massacre dure jusqu'à ce que les Grecs aient exterminé leurs ennemis jusqu'au dernier : ἕως ἀπάντων ἐξαπέφθειραν βίον. Noter le choix des mots pour signifier combien le massacre fut sans merci : ἀπάντων et non πάντων, ἐξαπέφθειραν (qui est presque un hapax : une seule autre occurrence, Soph. *Tr.*, 713) avec la superposition redondante de deux préverbes vides à valeur identique d'aboutissement du procès. Cet aoriste de cadrage temporel met cruellement un terme à l'épisode : il n'y a plus personne à tuer.

- v. 465. Réaction de Xerxès : ἀνώμωξεν. Comment interpréter cet aoriste ? Il ne saurait s'agir d'un aoriste déclencheur ni d'un aoriste de cadrage temporel, comme les autres aoristes du texte ici étudié. Sans doute faut-il y voir une valeur inchoative : cette explosion de douleur n'est que le début d'une longue scène de lamentations (cf. au vers 468 κἀνακωκύσας λιγύ).

- v. 466. L'imparfait εἶχε apporte l'explication (cf. γὰρ) du ὄρω du vers précédent.

- v. 470. Le Roi se jette (PH) dans la fuite : ἦσ' ἀκόσμῳ ξὺν φυγῇ ; le PH souligne que le comble est ici atteint dans la défaite et l'humiliation ; la « fuite désordonnée » fait écho à celle des vaisseaux perses au vers 422 : φυγῇ δ' ἀκόσμῳ, de même que les gémissements du Roi font écho à ceux de ses hommes aux vers 426-427 (οἰμωγῇ δ' ὁμοῦ κωκύμασιν).

Commentaire

On est au summum de l'intensité dramatique, ce que révèlent plusieurs indices. D'abord, l'annonce que vient de faire le messager d'un désastre inouï : la mort ignominieuse de l'élite perse (v. 441-444). Puis, le fait que, au vers 450 et des vers 454 à 464, aucun sujet de personne n'est exprimé, alors qu'on passe des Grecs aux Barbares

puis de nouveau aux Grecs sans crier gare, au point que des commentateurs hésitent sur le sujet de ἀμηχανεῖν ὅποι τράποιντο¹⁵. Enfin, le jeu des formes verbales est remarquable : en 21 vers, on compte 4 PH, ce qui est exceptionnel, comme est exceptionnel l'usage relevé plus haut du PH à la place d'imparfaits. Le couple asyndétique παίουσι, κρεοκοποῦσι, en outre, en renvoyant en écho au couple à l'imparfait ἔπαιον, ἐρράχιζον, montre un crescendo dans la violence : d'abord parce que le verbe κρεοκοπεῖν : « découper la viande, dépecer », verbe de boucherie, est beaucoup plus bestial et féroce que le verbe simplement cruel ῥαχίζειν : « briser l'épine dorsale » ; d'autre part, parce que le choix du PH permet de montrer, par une dramatisation maximale, le déchaînement d'une violence sans limite : nous sommes les témoins visuels d'actes que nous appréhendons au présent, au fur et à mesure qu'ils se produisent, et nous ignorons où ils s'arrêteront ; nous assistons au paroxysme de la fureur meurtrière. L'épisode se termine par le PH ἦσ' qui éclate en tête de vers. On est loin de l'orgueil qui transparaisait dans le PH royal du début de l'épisode (προφωνεῖ). Le roi sûr de lui et de la victoire prochaine a fait place à un homme vaincu qui s'enfuit en pleurant. De Salamine à Psyttalie, le désastre est total : la puissance perse est anéantie tant dans ses forces maritimes que terrestres¹⁶, tant dans ses hommes de troupe que dans ses hommes d'élite, et, point culminant, jusqu'à son roi, déchu de sa superbe.

5. Conclusion

Tâchons maintenant de tirer les conclusions des remarques qui précèdent. Il nous semble que cette analyse de l'organisation du récit à partir des formes verbales a contribué à faire ressortir dans le texte quelques traits fondamentaux, qui sont les suivants.

¹⁵ H. D. Broadhead, *op. cit.*, p. 132.

¹⁶ Sur les raisons de l'importance accordée par Eschyle à l'épisode mineur de Psyttalie, on lira avec profit l'article de Suzanne Saïd, « Pourquoi Psyttalie, ou comment transformer un combat naval en défaite terrestre », *Les Perses d'Eschyle*, Cahiers du Gita n° 7, 1992-1993, Montpellier, 1993, p. 53-69.

5.1. Xerxès

Son action est fortement singularisée par l'emploi de 3 PH (sur 7), deux qui ouvrent et clôturent l'ensemble du récit et un qui ouvre l'épisode complémentaire de Psyttalie. Le personnage de Xerxès est ainsi clairement désigné comme le responsable du malheur, même si le messager a commencé en l'attribuant à un « esprit vengeur » ; l'épithète ἀλάστωρ, proprement « justicier », dit assez qu'il y a eu faute, et la suite montre que cette faute est imputable à Xerxès et à son irréflexion. Par le biais de ces PH, le messager d'emblée nous suggère la responsabilité du Roi dans la catastrophe, en braquant le projecteur sur ses actes.

5.2. Les Perses

Pas une seule fois, les Perses n'ont droit à un aoriste de fait saillant. Du début jusqu'à la fin des opérations, ils restent relégués dans un arrière-plan docile et attentiste, à l'imparfait. Même le PH πλέουσι qui désigne leur navigation est différent des autres PH en ceci qu'il n'introduit pas un fait nouveau, mais entérine un état de fait donné comme déjà installé. On retrouve là un trait constamment souligné dans la pièce : les Perses sont un peuple d'esclaves, à la différence des Grecs qui « ne sont esclaves ni sujets de personne » (v. 242).

5.3. Les Grecs

Ce sont eux qui mènent le jeu, depuis l'aoriste déclencheur du v. 356 jusqu'aux PH paroxystiques du v. 463, en passant par les aoristes de coup de théâtre qui marquent leur apparition aux vers 388-390. Leur combativité est à la mesure de l'enjeu que représente la défense de leur terre et de leur liberté.

Mais les imparfaits sont nombreux aussi, ce qui veut dire qu'en dehors de ces actions saillantes, les Grecs rejoignent les Perses dans leur commune condition de combattants. Il est notable que pas une fois, il ne soit fait allusion à leur bravoure ou à leur supériorité. Les commentateurs ont au contraire relevé la grande retenue et la grande sobriété, à cet égard, du récit de l'affrontement devant Salamine¹⁷. Les

¹⁷ « Could we expect a more restrained and impartial account from the pen of a Greek ? », H. D. Broadhead, *op. cit.*, p. XIX.

Grecs sont dans la mêlée avec les Perses ; les imparfaits à valeur participative créent chez l'auditoire une empathie qui s'adresse également aux deux camps, et confèrent du même coup à l'ensemble du récit une force d'émotion bien propre à susciter la crainte et la pitié.

Sur des présents de narration chez Sophocle

Dans une note intitulée «Sur quelques faits et gestes passés mis au présent dans Œdipe Roi», Danièle Aubriot (Université d'Amiens) attirait l'attention du groupe de recherche sur l'aspect en grec ancien sur des emplois intéressants de «présents de narration» dans des «récits» de Sophocle. Le groupe s'étant limité à Thucydide, il n'a pas eu le temps d'utiliser ce document, mais il serait dommage de ne pas en porter la teneur à la connaissance de tous, tout en le plaçant dans une perspective du groupe.

Danièle Aubriot y relevait un certain nombre de ces présents dans cinq extraits où il est question du meurtre de Laïos, du passage de mains en mains d'Œdipe encore nouveau-né et du suicide de Jocaste suivi de l'aveuglement d'Œdipe. Elle relevait

- en 716 φονεύουσ(ι), dans la réplique de Jocaste au sujet du meurtre de Laïos

- dans la tirade d'Œdipe relatant son départ de Corinthe et le meurtre aux quatre chemins

780 καλεῖ

787 πορεύομαι

798 ἰκνοῦμαι

807 παίω

813 κτείνω

- enfin dans le récit par le messager du suicide de Jocaste et de l'aveuglement d'Œdipe

1251 ἀπόλλυται

1258 δείκνυσι

1262 ἐκπίπτει

1266 χαλᾷ

1287 βοᾷ.

Elle qualifie de vrais présents de narration ces présents qui figurent dans des récits incorporés à des tirades. De fait, il y a là un emploi habituel de ce type de présent. Elle remarque dans les deux premières séries que «trois cas sur les six occurrences concernent le meurtre de Laïos (716, 807, 813)». On peut aller plus loin dans cette voie. Le premier exemple se trouve dans un récit fait par Jocaste du meurtre de Laïos (707-21), récit au passé qui s'ouvre et se termine par un aoriste (711 ἦλθε, 720 ἤνυσε) :

715-6 ξένοι ποτὲ / λησταὶ φονέουσ' ἐν τριπλαῖς ἀμαξιτοῖς.

On voit bien ici que le présent apparaît pour dégager le fait essentiel, le fait fondateur d'une nouvelle donnée qui introduit de façon durable une nouvelle situation. L'importance du fait est d'ordre narratif. Aucun détail sur le meurtre n'est fourni dans cette proposition en dehors d'une localisation narrativement indispensable pour la construction de la suite de la pièce. On ne peut ici justifier le présent de narration par «un arrêt sur image», par la notion de «vivid» si souvent proposée pour ce type de présent. Le fait est important pour la situation qu'il inaugure, et non pour le pittoresque de l'événement. La force que contient le verbe au PH, il la tient seulement de ce rejet momentanément des liens avec les repères temporels, qui font qu'il est artificiellement seulement donné pour lui-même et non comme élément d'une vaste histoire ; le thème de présent lui accorde comme une transcendance.

On voit bien dans les cinq exemples de PH de «la tirade d'Œdipe relatant son départ de Corinthe et le meurtre aux trois chemins» que ces temps marquent l'instauration d'une nouvelle étape, une nouvelle situation narrative :

- Œdipe vivait heureux à Corinthe, mais un événement change brutalement sa vie : quelqu'un l'appelle (καλεῖ v. 780) «enfant supposé»

- cela entraîne son départ pour Corinthe (πορεύομαι v. 787) et son arrivée aux trois chemins (v. 798). Dans une communication au groupe aspect, j'ai noté des points de contact fréquents avec les éléments que relève la sémantique structurale issue de Greimas, méthode qui considère comme primordial de faire le point sur la

mise en place de nouvelles structures narratives et qui note avec soins les déplacements.

-les deux autres PH désignent le début et la fin du massacre (παίω v. 807 et κτείνω v.813). Dès lors est mise en place la situation dramatique qui conduira à l'effroyable.

Le premier des cinq PH du «récit par le messager thébain du suicide de Jocaste et de l'aveuglement d'Œdipe» nous informe de la mort de Jocaste (ἀπόλλυται v. 1251). Ce n'est sans doute pas une coïncidence, mais bien un rappel des PH pour la mort de Laïos.

De même ce qui vient d'être dit rend compte des deux PH suivants, le premier étant à l'origine du déplacement et le second notant le déplacement qui fait qu'Œdipe découvre Jocaste pendue. Les PH ne décrivent pas forcément les faits les plus importants (ici ce serait la pendaison), mais les faits qui instaurent une nouvelle situation, une «nouvelle structure dramatique» en termes greimasien.

Toutefois il me faut reconnaître que les deux derniers ne rentrent pas clairement dans ce type d'explication. Œdipe détache la corde avec laquelle Jocaste s'est pendue (χαλαῖ v. 1266), puis crie qu'on ouvre les portes (βοᾷ v. 1287). Cela montre que les rapprochements avec la méthode de la sémantique structurale dévoilent une application fréquente de la valeur fondamentale des PH, et non cette valeur elle-même, valeur qui a été justifiée plus haut.

Mais nous avons là somme toute des emplois habituels du PH, comme on en trouve dans quantité d'auteurs. Il faut plutôt justifier les cas d'absence ou de quasi-absence, comme chez Polybe. Ce qui est plus notable dans les relevés de Danièle Aubriot, ce sont cinq emplois dont trois de δίδωμι, emplois qu'elle hésite à rattacher aux présents de narration parce qu'ils se trouvent dans des dialogues serrés, et non dans un récit proprement dit. Toutefois comme ces PH sont des fragments de récits dans des interrogatoires, leur place ici est justifiée. Ce qui frappe, c'est qu'en 16 vers de la conversation d'Œdipe avec le messager corinthien («conversation qui tourne en interrogatoire») (1025-40) apparaissent quatre présents historiques, dont trois pour ce

passage de mains en main d'Œdipe nouveau-né (1025 δίδως, 1031 λαμβάνεις, 1040 ἐκδίδωσι). Il y a un quatrième exemple avec δίδωσιν en 1172, dans l'interrogatoire du serviteur thébain. Nous verrons plus loin le PH restant de 1034 (λύω). Bien que nous soyons dans des dialogues, les temps du récit ne sont pas exclus, et c'est ainsi que cette même transmission de l'enfant est à l'aoriste lorsqu'elle n'est qu'un rappel (ἔδωκας / ἔδωκ' en 1156-7). Les PH relèvent donc d'un choix comme dans un récit suivi.

Il est clair que ces PH marquent des étapes importantes, des changements de situation. Nous avons des emplois syntaxiquement attendus. Que ces PH participent à la tension dramatique, puisqu'«à chaque fois l'étau se resserre autour de l'origine d'Œdipe», tient aux événements, et non à la nature du PH, mais on doit reconnaître que Sophocle en use habilement. Son habileté ne consiste pas seulement en une série de PH dans le dialogue avec le messager corinthien, mais aussi dans cette reprise à distance, dans ce δίδωσιν en 1172 dans l'interrogatoire du serviteur thébain. Ce PH rattache cette première transmission de l'enfant à toutes celles qui ont été déjà révélées comme la toute première qui conditionne toute les autres.

On doit probablement traiter de la même façon le PH λύω de 1034. Il se justifie par lui-même, puisqu'il donne à Œdipe cette liberté qui conduira à toutes les catastrophes. Il introduit donc une nouvelle situation. Mais on ne peut ignorer qu'il annonce le geste d'Œdipe qui dénoue la corde avec laquelle Jocaste s'est pendue (χαλᾶ en 1266).

Pour conclure, ce ne sont pas les emplois pris indépendamment de ces PH qui sont notables, mais les jeux de reprise auxquels se livre Sophocle pour renforcer le lien entre les événements et qui donnent une plus grande force à ce récit grâce à un usage habile de ce temps de mise en relief.

Bernard Jacquiod

Livre reçu

Emilia Ruiz Yamuza, *Tres verbos que significan «deber» en griego antiguo*, Saragosse, 2008, 190p.

Après un chapitre méthodologique, le livre comprend un chapitre pour chacun des trois verbes étudiés : ὀφέλλω, δέω, χρή. Il se clôt par une courte conclusion de trois pages et demi.

L'essentiel du livre consiste donc en trois monographies. Pour l'étymologie d'ὀφέλλω, l'A. reprend l'étude de Charles de Lamberterie (Grenoble, 1989) et accepte comme lui, à la suite de Pedersen, une seule origine pour les sens de contribution, de dette et de balayage, avec comme point de départ le sens d'augmenter. Pour δέω, il suit Frisk et Chantraine avec la distinction entre deux racines, une pour δέω «manquer» et une pour δέω «lier». Enfin il traite avec beaucoup de prudence les problèmes de χρή, forme nominale à l'origine, qui devient verbale dans des emplois de prédicat en phrase nominale et ne fait pas sur ce point de propositions nouvelles. Il déclare difficile de préciser le sens initial de χρή (p.143), mais il semble ensuite (p. 152) accepter l'hypothèse de G. Redard de tentative d'appropriation comme point de départ sémantique. En conclusion de chapitre (p. 180), il se sert du sens de χρῆμα pour proposer un point de départ vers l'idée d'obligation.

Chaque monographie contient une étude précise des emplois, avec d'abord un état détaillé des emplois homériques et ensuite un historique condensé des faits ultérieurs. Pour ὀφέλλω, la présentation des faits homériques est complétée par un aperçu bien documenté des

faits mycéniens, ce qui s'impose et intervient dans les propositions étymologiques. L'A. traite avec soin des emplois des divers thèmes verbaux, en distinguant les sens d'«augmenter», d'«avoir une dette», de «devoir» et l'expression du désir irréalisable. Son étude va ensuite jusqu'au grec néotestamentaire, avec notamment l'emploi de ὄφελον devenu adverbe pour exprimer le désir irréalisable. Pour δεῖ, il s'intéresse à l'apparition dès Homère d'une construction avec l'infinitif comme en *Il.* IX.337 (où on lira p. 90 Τρώεσσιν et non Τρώεσσειν). L'explication par un infinitif final-consécutif est satisfaisante, mais pourquoi parler d'un «accusatif prédicat nominal», alors qu'il serait bien plus satisfaisant de le rattacher, à la suite d'Haudry, aux valeurs prospectives de l'infinitif si bien représentées en grec archaïque, soit à une valeur de datif. Pour les évolutions, l'A. part de l'idée de «manque», d'où dérive entre autres le sens de «demander», ce qui est une position assez traditionnelle (cf. Chantraine). Il en va de même de χρή, où la construction avec accusatif et infinitif est analysée à l'origine par une construction avec un accusatif objet de χρή et un infinitif explicatif. Il y aurait eu réanalyse de la construction avec rattachement de l'accusatif à l'infinitif comme marque d'agent. L'A. analyse en détail les emplois de χρεῖώ, les emplois posthomériques et s'interroge sur la classification des formes de participe et la valeur spéciale des formes de passé.

Mais ce qui fait l'intérêt et l'originalité de ce livre est la prise en compte assez systématique des valeurs modales, des valeurs déontiques et des valeurs épistémiques. Le premier chapitre s'étend largement sur les considérations théoriques concernant ces notions. Les valeurs déontiques et épistémiques existent pour ces trois verbes et la conclusion est presque entièrement bâtie sur cette opposition. Cette conclusion est relativement brève (p. 181-184), mais remarquablement

dense et ne peut être résumée. Elle se termine par un rappel sur la grammaticalisation, commune aux trois verbes, mais dont l'histoire est surtout documentée pour ὀφέλλω et sur le fait que ces trois verbes peuvent participer à l'expression du désir irréalisable.

Bernard Jacquinod



Ouvrage paru

Dialectes grecs et aspect verbal, Actes de la table ronde de Saint-Etienne 17-18 juin 2004, éd. René Hodot et Guy Vottéro, ADRA – Nancy, Diff. De Broccard, 2008, 286 p., 32 €.

Viennent de paraître à Nancy les actes du colloque organisé à Saint-Etienne conjointement par le Centre Jean Palerne (B. Jacquinod) et l'EA 1132 - HISCANT de Nancy (R. Hodot). Ces deux centres avaient en commun leur participation au GDR 1038 du CNRS, «Linguistique grecque et comparative». Le Centre Jean Palerne (à l'époque EA 3067) administrait, et administre encore, le *Groupe sur l'aspect*, équipe de recherche internationale sur l'aspect en grec ancien (publication en 2000 d'un premier volume sur l'aspect chez Platon à Saint-Etienne, dans les *Mémoires du Centre Jean Palerne* ; prochain volume en 2010). L'EA 1132 de Nancy avait, et a encore, une riche activité dans le domaines des dialectes grecques anciens. Il a paru intéressant de faire une journée d'étude recoupant les deux directions de recherche.

Les actes de ce colloque ont été publiés à Nancy grâce au dévouement et à la compétence de René Hodot et Guy Vottéro. Ils ont eu à affronter de redoutables problèmes typographiques qu'ils ont brillamment surmontés (un problème toutefois de grec dans l'article de P. Hummel, mais un corrigendum est maintenant proposé).

Ce recueil est fortement international puisque la moitié des auteurs ne sont pas français (sept sur quatorze). Le volume vaut aussi par sa diversité. Il contient bien sûr des études centrées sur un dialecte :

J.-L. García Ramón, « Les thèmes aspectuels dans les inscriptions thessaliennes »

A. Striano - J. de la Villa, « La catégorie de l'aspect verbal dans les inscriptions laconiennes »

S. Tsolakidis, « Remarks on verbal aspect and the distribution of present and aorist verbal forms in Elean »

ou un corpus particulier

M. Bile - J. Lallot, « Les oppositions aspectuelles dans la 'loi de Gortyne' »

Y. Duhoux, « L'aspect verbal en messénien : le règlement des Mystères d'Andanie... »

P. Hummel, « Grammaire aspectuelle de la prose scholiographique ». Les communications se sont parfois limitées à un problème particulier :

R. Hodot, « Aspect et morphologie. Le cas de ἐπιόψασθαι »

S. Minon, « L'aspect dans l'énoncé de loi éléen »

J. Resclouse, « Οἶδα et γινώσκω dans l'évangile de Jean »

G. Vottéro, « Le parfait dans les textes épigraphiques béotiens »

ou, au contraire se sont livrés à une étude transversale sur un type de phrase :

C. Dobias-Lalou, « Phrases sans verbe et aspect verbal, quelques exemples dialectaux »

A. Lillo, « Une question de syntaxe dialectale. A propos des 'fausses' temporelles limitatives »

E. Crespo, « L'adverbe ἔτι dans les dialectes grecs ».

SESSION DE LINGUISTIQUE ET DE LITTÉRATURE

La Baume-lès-Aix, 24-28 août 2009

La session de linguistique et de littérature organisée par l'Association CLELIA aura lieu du lundi 24 au matin (8h30 : accueil au centre dès le dimanche 23 à partir de 16h) au vendredi 28 août 2009 au soir (19h : départ possible le vendredi soir ou le lendemain matin) au Centre de La Baume (près d'Aix-en-Provence). Cette session est ouverte aux étudiants, aux chercheurs et aux enseignants du secondaire et du supérieur.

PROGRAMME

Les séances des trois séries de conférences principales ont une durée d'une heure trente chacune, à l'exception de la première de chaque série dont la durée est d'une heure.

1. LA BIBLIOTHEQUE DE CIRCE. HOMERE ENTRE TRADUCTION, RECRITURES ET COMMENTAIRES, par **Marc Escola** (Université Paris VIII - Saint-Denis) et **Sophie Rabau** (Université Paris III - Sorbonne nouvelle)

1. Préliminaires : éléments d'une théorie des textes possibles (M. Escola & S. Rabau)
2. Lectures allégoriques de Circé ou la mise en récit du sens (S. Rabau)
3. Quand l'allégorie devient fable : « Les compagnons d'Ulysse » de La Fontaine (M. Escola)
4. Deux commentaires de l'âge rhétorique : Racine et Madame Dacier (M. Escola)

5. La Circé de Joyce : ou de la réécriture comme commentaire (S. Rabau)

Dans un article paru sous le titre « Comme des cochons. La bibliothèque de Circé » et publié dans *Acanthe*, la revue de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, puis mis en ligne dans l'Atelier de théorie littéraire du site Fabula, nous avons proposé une lecture de l'épisode de Circé au chant X de l'*Odyssée* dans les termes d'une « théorie des textes possibles », en postulant que les innombrables réécritures aussi bien que les commentaires tout aussi nombreux de ce même épisode peuvent s'envisager comme des « variations » sur un texte lui-même pluriel.

Nous avons fait l'hypothèse qu'interprétations et réécritures ne sont pas venues au texte seulement *du dehors*, en vertu des aléas de l'Histoire, mais que les multiples versions de l'épisode proposées par les exégètes comme par les auteurs « seconds », se trouvent en quelque façon *dans* le texte, où il est loisible de les observer *ab ovo*. Loin d'opposer l'identité du texte à la pluralité de ses lectures, nous posons donc que, dans le texte apparemment unique, se cachent déjà d'autres textes.

Le séminaire consistera à confronter le texte homérique ainsi analysé à une série de commentaires et de réécritures de l'épisode de Circé. De Plutarque à Joyce, en passant par La Fontaine, Racine, Madame Dacier et quelques autres, on fera l'hypothèse que ces textes « seconds » de statut différent (métatextes et hypertextes, dans la terminologie de G. Genette) s'élaborent dans une même « grammaire des possibles » déductible (dût-on parfois procéder à rebours...) du texte premier. On essaiera donc d'envisager le commentaire comme réécriture et la réécriture comme commentaire, en d'autres termes : de confondre littérature seconde et littérature au second degré.

Un dossier de photocopies des commentaires & réécritures étudiés sera distribué. Les auditeurs sont invités à lire au préalable l'article signalé, et à se munir de la trad. de l'Odyssée par Ph. Jaccotet (éd. La Découverte).

Parallèlement à cette série de conférences, les membres de l'ATELIER HOMERE de l'ENS-Ulm, Marie-Joséphine Coquin, Pierre

Cuvelier, Jean Lallot, Marella Nappi, Hamidou Richer, Karine Rivière et Benjamin Storme, proposeront des interventions sur le thème «LIRE ET COMPRENDRE HOMERE : SCHOLIES ANCIENNES ET COMMENTAIRES MODERNES DE L'EPISODE DE CIRCE».

2. LA GRAMMAIRE DE PANINI, par Pascale Haag (EHESS)

1. Le paysage intellectuel et les différentes traditions grammaticales indiennes (philosophie du langage comprise). Repères historiques.
2. La structure de la grammaire de Panini. Principes techniques, métalangage.
3. Le système verbal du point de vue paninéen.
4. Le système nominal et la composition du point de vue paninéen.
5. La syntaxe (théorie des *karaka* notamment).

3. INTRODUCTION AU SANSKRIT, par Sylvain Brocquet (Université de Provence)

1. Introduction.
2. Phonétique.
3. Morphologie nominale.
4. Morphologie verbale.
5. Syntaxe.

4. VARIA :

Quelques séances seront réservées à des exposés proposés par des participants, sous réserve d'acceptation par le bureau. Le sujet de ces exposés est libre et la durée est d'une heure, comprenant un temps de discussion d'environ un quart d'heure.

Prière à ceux qui souhaitent proposer un exposé d'envoyer le titre de leur communication accompagné d'un résumé à renaud.viard@wanadoo.fr avant le 30 avril 2009.

INDICATIONS PRATIQUES

- Dates : du lundi 24 août à 8h30 au vendredi 28 août à 19h.
Accueil à La Baume dès le dimanche 23 août à partir de 16h ;
départ possible le samedi 29 après le petit déjeuner.

- Adresse : LA BAUME-LES-AIX, Chemin de la Blaque 13090
Aix-en-Provence.

<http://www.labaumeaix.com/>

- Moyens d'accès : gare SNCF d'Aix-en-Provence (bus ou taxi) ; gare routière de Marseille (bus) (des indications détaillées seront transmises aux inscrits).

- *Délai et formalités d'inscription* : Date limite d'inscription :
23 mai 20 auprès de Renaud Viard, CLELIA, 82, rue
Compans F-75019 Paris.

Table des matières

Odile MORTIER-WALDSCHMIDT Le récit de la bataille de Salamine Dans <i>Les Perses d'Eschyle</i> (v. 353 - 471) Les temps de la narration	1
Bernard JACQUINOD, Sur des présents de narration chez Sophocle	23
Bernard JACQUINOD, Livre reçu	27
Ouvrage Paru	30
Session de linguistique et de littérature, La Baume-lès-Aix, 24-28 août 2009	33